

« L'ORIGINE ANCIENNE » DE L'*HOMO SAPIENS* UNE THÉORIE ALTERNATIVE DE L'ÉVOLUTION HUMAINE

par [Juan Luis Doménech Quesada](#)
*Biologiste,
responsable de l'environnement
auprès des autorités portuaires
de Gijón (Espagne)*
[e-mail](#)



Résumé

Chaque nouvelle découverte paléontologique ajoute un peu plus de confusion aux théories sur l'évolution humaine. Il est maintenant évident qu'aucun des deux modèles actuels, " *l'origine multirégionale* " et " *l'origine africaine récente* ", n'a réussi à expliquer le mystère de nos origines, de plus en plus obscures.

La première théorie soutient la thèse d'une espèce humaine qui se serait formée au fil du temps, sur 2 millions d'années environ, dans différentes parties du monde, à partir des populations d'*Homo erectus*, toutefois reliées entre elles par des échanges génétiques. Le second modèle suggère que tous les peuples humains descendraient d'une seule et même population qui aurait vu le jour en Afrique, il y a 150 000 ans.

Dans cet article nous proposons une théorie alternative capable de répondre aux très nombreuses questions soulevées pendant la dernière décennie : « l'origine ancienne de l'*Homo sapiens* » qui se base sur l'évolution régressive que suivirent toutes les lignées d'hominidés connus et qui les conduisit inéluctablement à l'extinction.

Introduction

Dans une étude précédente (Doménech, 1999), nous avons proposé une interprétation alternative de l'arbre évolutif des hominidés, basée sur l'évidence suivante : les formes, qui récemment, figuraient comme des ancêtres distincts et déterminants de l'*Homo sapiens*, se retrouvaient peu à peu écartées de notre lignée évolutive. Les cas les plus marquants étaient l'homme de Neandertal et quelques formes d'*Homo erectus* mais des signes analogues se retrouvaient dans toutes les autres lignées d'hominidés et d'*Homo* connues.

Nous expliquons que l'origine des hominidés pourrait dater du miocène (période qui s'étend de 25 à 5,5 millions d'années - des millions d'années plus tôt -) et non du pliocène (de 5,5 millions d'années à 1,8 million d'années environ) ; que cette origine pourrait être eurasiatique et non africaine ; que toutes les lignées d'hominidés connues présentent des signes de retour à des conditions ancestrales ou simiesques ; que l'ancienneté de *Homo* et de l'homme moderne pourrait être bien supérieure à ce que l'on croit, et qu'il pourrait être l'ancêtre de tous les autres.

La thèse de l'ancienneté de l'*H. sapiens* n'est pas nouvelle, pas plus que l'idée de réversion évolutive. E. Mayr disait en 1979 « *quand on étudie la tendance d'un caractère, le résultat est incohérent car il change de direction à plusieurs reprises et quelquefois même il s'inverse* ». J.L. Arsuaga (2001) pense que « *les réversions, ou retours en arrière, de la taille des molaires et de la grosseur de l'émail ne sont pas inconcevables, loin de là, car elles dépendent des changements de régimes alimentaires* ».

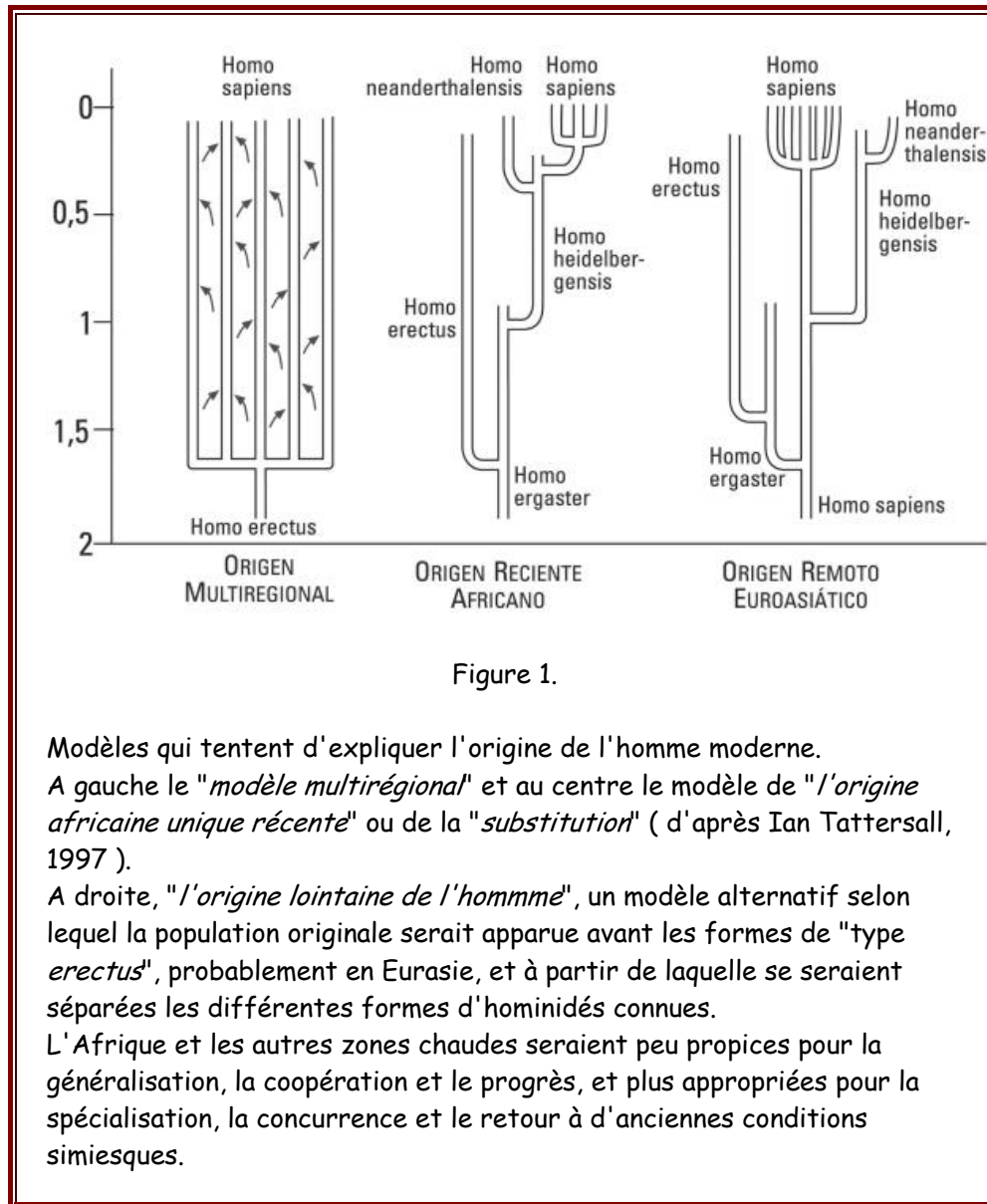
Nombreux sont les paléontologues et les évolutionnistes modernes qui savent que la réversion évolutive est une réalité, et même qu'elle est beaucoup plus fréquente que ce que l'on croit habituellement. Il n'est pas nécessaire de citer les anciens paléontologues qui identifièrent clairement ce phénomène qui donna lieu à l'élaboration de théories telle que la " *sénilité raciale* ", selon laquelle toutes les lignées tendent vers le *vieillissement* et l'extinction après une période de développement et de maturité (Bowler, 1985).

Bizarrement, ce fait, pourtant crucial en évolution, passe inaperçu dans toutes les interprétations évolutives et en particulier dans les deux théories prédominantes sur l'évolution de l'homme (figure 1) :

- a) le modèle de " *l'origine multirégionale* ", selon lequel toutes les populations humains modernes remontent à l'*Homo erectus* et évoluent de manière indépendante, tout en échangeant entre eux suffisamment de gènes pour appartenir à la même espèce (Thorne *et al.*, 1992) ;

et

- b) le modèle de " *l'origine africaine récente* " selon lequel l'homme moderne descendrait d'une seule population ancestrale de "type *erectus*" (on pense actuellement à *Homo ergaster*) qui aurait vécu dans un seul endroit, probablement l'Afrique, jusqu'à quelque 150.000 à 200.000 ans (Wilson *et al.*, 1992).



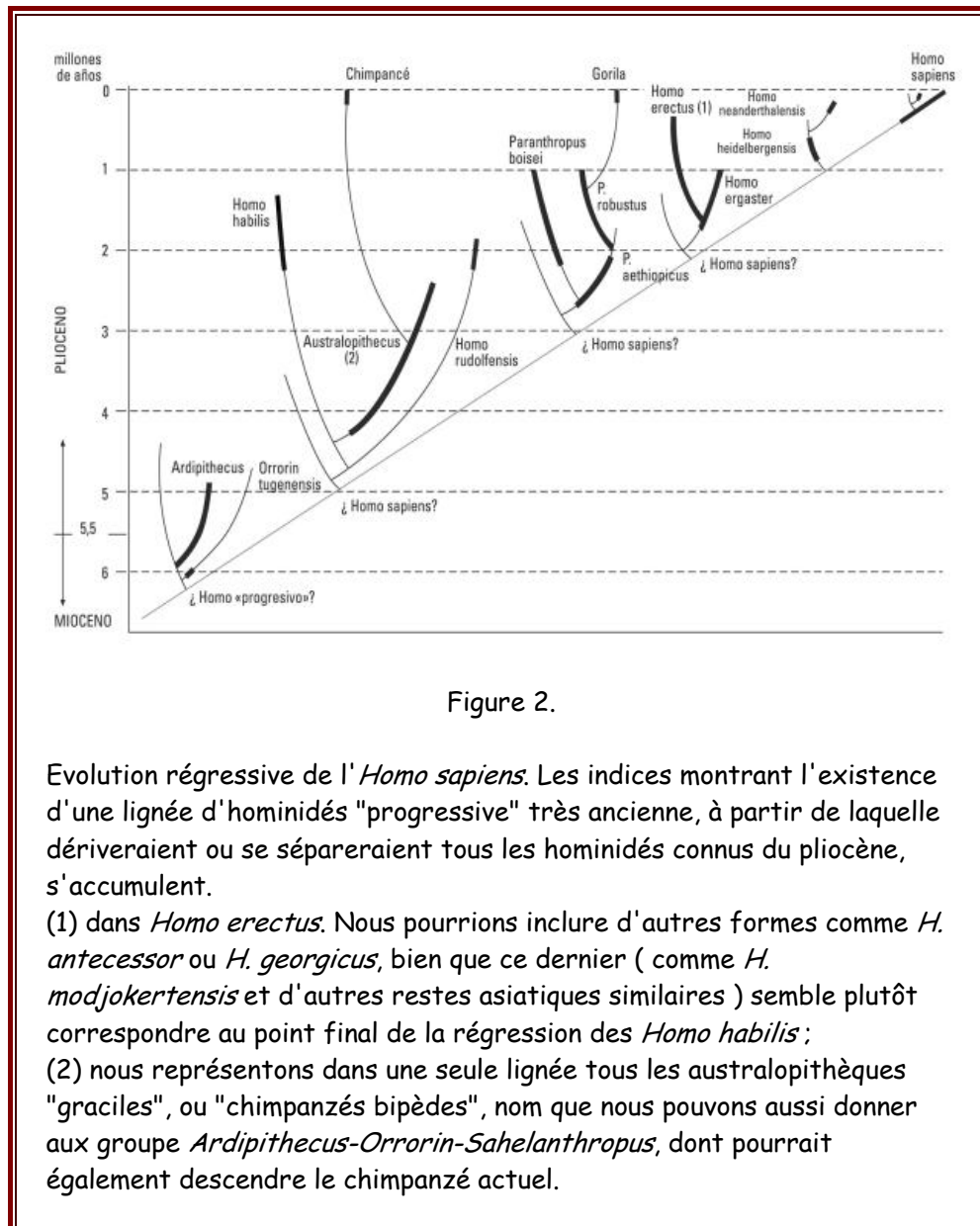
Nombreux sont les scientifiques, tels Lawrence G. Strauss de l'université du Nouveau-Mexique, qui admettent ouvertement qu'avec chaque nouvelle découverte paléontologique, les questions se multiplient et nos théories sont profondément ébranlées. Devant cette perspective, il est évident que nous devons disposer de nouvelles interprétations et de théories alternatives nous permettant de chercher une solution. Nous proposons dans cet article l'hypothèse de « l'origine ancienne de l'*Homo sapiens* », dans laquelle ce dernier serait apparu bien avant tout autre forme connue de "type *erectus*", c'est-à-dire il y a au moins deux millions d'années environ et probablement hors d'Afrique. Toutes les populations d'hominidés postérieures connues descendraient de cette lignée progressiste.

Régression de l'*Homo floresiensis*

Si nous partons de l'un des derniers hominidés ayant vécu, l'*Homo floresiensis* découvert récemment et âgé seulement de 18.000 ans, nous pouvons constater clairement le principe de l'évolution régressive que nous allons développer dans cet article (figure 2). Malgré l'existence de variantes pygmées dans de nombreuses

espèces animales (chevaux, poules, etc.), la plupart des évolutionnistes refusent d'accepter l'existence de l'évolution inverse, par exemple de la taille du corps ou de tout autre caractéristique morphologique.

Mais maintenant, nous n'avons pas d'autre choix que d'accepter que le pygmée *Homo floresiensis*, - qui d'après les légendes indigènes pourrait avoir vécu jusqu'à il y a 300 ans environ - descend d'une espèce dont on pense qu'elle a vécu dans le sud-est asiatique il y a 27.000 ans : le robuste *Homo erectus* (fleuve Solo, à Ngandong, Java). Que cela soit dû à l'isolement ou à tout autre raison, les experts ne trouvent pas d'autres explications.



Mais nous ne devons pas oublier que l'homme moderne a aussi habité ces terres, et beaucoup plus largement que l'*Homo erectus*, pendant au moins les 60.000 dernières années, datation que l'on a attribuée au squelette de Lago Mungo 3, le plus ancien d'Australie. Noble *et al.* (1997) établissent, en fait, l'origine de la pensée symbolique dans la traversée maritime que dut effectuer l'homme moderne, il y a plus de 40.000 ans pour arriver en Australie. Il semble évident et plus que probable que *Homo floresiensis* puisse descendre de *Homo sapiens*.

Quoi qu'il en soit, cette découverte contredit (une fois de plus car il existe d'autres exemples) l'idée d'encéphalisation ou de volume croissant du cerveau. Donc, si la capacité cérébrale de l'*Homo erectus* ou de l'*Homo sapiens* dépasse 1 000 centimètres cubes (cc), et si ces derniers produisent un homme d'à peine un mètre cinquante de hauteur, pesant une trentaine de kilos et dont la capacité crânienne ne dépasse pas 400 cc (inférieure à celle d'un chimpanzé), comment peut-on appeler autrement ce type d'évolution ? Certains auteurs se sentent mal à l'aise avec l'idée d'évolution régressive, mais il faudra bien donner un nom à un type d'évolution qui, dans ce cas précis, fait régresser cette lignée vers les caractéristiques simiesques de ses antiques parents, les chimpanzés.

A cause de cette taille cérébrale si réduite, Marta Mirazón, de l'Université de Cambridge, conteste le fait que les outils lithiques trouvés à côté des restes et les outils trouvés auparavant et datant de 800.000 ans leur appartiennent. De tels outils devraient théoriquement appartenir à des espèces plus avancées. Nous allons voir que cet exemple s'est répété de nombreuses fois dans l'évolution humaine.

Il existe d'autres exemples de régression récente à partir de l'homme de Cro-Magnon et se rapportant à la taille du cerveau (Martin, 1994) ou à la taille du corps (Kelso, 1978 ; Kates, 1994). J. L. Arsuaga (1999) cite par exemple la grande robustesse de l'humérus des Aurignaciens de Vogelherd (Allemagne), et souligne que « le squelette des hommes postérieurs à Cro-Magnon devient plus léger tout au long du Paléolithique Supérieur et encore plus pendant le Mésolithique », cette régression se poursuivra jusqu'à nos jours.

Evolution régressive de Neandertal

Si nous reculons un peu dans le temps, nous trouvons un autre exemple indéniable de régression : celle de Neandertal, notre ancêtre direct jusqu'à il y a peu de temps, et dont il a fallu abandonner l'ascendance devant l'évidence écrasante des preuves rassemblées.

Cette involution est évidente, par exemple au Proche-Orient où l'on a trouvé des restes fossilisés de 100.000 ans environ (Skhul ou Qafzeh) attribués à *Homo sapiens*, alors que les restes néandertaliens trouvés dans la même zone (d'Amud, Kebara ou Tabun) ont entre 60.000 et 28.000 ans, c'est-à-dire exactement le contraire de ce qui était attendu (Bar-Yosef *et al.*, 1993). Les indices augmentent :

1. avant l'apparition de ces "*sapiens*", il n'y avait pas de Neandertal dans cette région ;
2. l'industrie lithique des hommes de Skhul et de Qafzeh était moustérienne, c'est-à-dire typique des hommes de Neandertal, ce qui indiquerait qu'ils étaient déjà en régression vers ces derniers ;
3. leur disparition fut brutale, sans laisser de traces ;
4. l'une des mandibules des derniers néandertaliens de cette zone présentait un menton, réminiscence évidente de ses ancêtres.

La thèse contestant le fait que l'homme moderne ne soit plus considéré comme descendant de l'homme de Neandertal, soutenue aujourd'hui par de nombreux auteurs, dont Ian Tattersall, Jeffrey H. Schwartz ou Christopher B. Stringer, repose essentiellement sur la division admise de deux groupes d'hommes de Neandertal : les "progressifs", qui curieusement se trouvent être les plus anciens, et les "régressifs", ou néandertaliens "typiques" qui sont les formes les plus récentes.

Comme le signale J. S. Levinton, de l'université de New York, les exemples de réversion évolutive sont beaucoup plus fréquents que ce que l'on croit et ils sont dus à la sélection naturelle lorsqu'une espèce devient très spécialisée. Ils réoccupent des écosystèmes abandonnés autrefois, surtout sous des climats chauds, ou alors les nouvelles conditions environnementales ramènent l'évolution vers des situations passées. Comme le dit Ernst Mayr, cette spécialisation amène souvent l'espèce à une impasse et à l'extinction.

Le retour vers des conditions passées serait dû à une adaptation et une spécialisation croissantes à des conditions géographiques et environnementales déterminées, et à un éloignement des caractéristiques "généralistes" de la population originale (comme celles que présente l'homme actuel, motif principal de la grande réussite de son évolution). Il est intéressant d'observer que le principal gisement de fossiles se trouve en Afrique, lieu très propice pour la spécialisation à des conditions de vie sylvestre et arboricole.

Parmi les premiers néandertaliens, plus généralistes (appelés aussi pré-néandertaliens), nous avons par exemple les fameux crânes de Steinheim (Allemagne) et de Swanscombe (Royaume Uni) datés entre 320.000 et 380.000 ans, considérés traditionnellement comme des *Homo sapiens* "archaïques", et qui par certaines caractéristiques avancées (crâne postérieur arrondi, absence de prognathisme, fosses canines identiques à celles d'*Homo sapiens*, etc.) sont habituellement exclus des néandertaliens classiques. Quelques traits "modernes" apparaissent également sur le crâne de Petralona (Grèce) avec un visage haut, sans prognathisme et quelques 1230 cc de capacité crânienne, ou sur les restes de Vértesszöllös (Hongrie) avec plus de 1200 cc de capacité crânienne.

Vient ensuite un autre groupe, datant de 245.000 à 100.000 ans dont les caractéristiques permettent clairement le rattachement, d'après Cervera *et al.* (2000), aux néandertaliens classiques, comme le crâne de Ehringsdorf (Allemagne) qui présente un rebord orbitaire et un chignon occipital semblable à celui des néandertaliens, mais qui possède aussi des traits avancés : dolichocéphale, grande capacité crânienne (1450 cc), un front relativement élevé et des apophyses mastoïdes bien développées. Les autres restes inclus dans ce groupe sont : Fontchevade (France) datant peut-être de 150.000 ans, Saccopastore (Italie) avec quelques 120.000 ans, Krapina A (Yougoslavie) avec quelques 100.000 ans, etc. et qui présentent tous des traits plus modernes que ceux de leurs successeurs. A Fontchevade par exemple, on a trouvé des crânes sans l'arcade supra-orbitaire classique alors que d'autres la possédaient. Bien qu'ils soient un peu plus anciens, les restes de la Sima de los Huesos de Atapuerca pourraient être rattachés à ce groupe car ils présentent quelques caractères pré-neandertaliens au niveau du crâne et de la mandibule.

Nous avons enfin les néandertaliens, classiques, beaucoup plus spécialisés (c'est-à-dire moins généralistes ou adaptables), datant pratiquement tous de moins de 50.000 à 60.000 ans, comme le crâne de Gibraltar (environ 50.000 ans) qui présente un front fuyant, des rebords supra-orbitaires épais, des orbites très grandes, un chignon occipital et un visage en forme de museau, Monte Circeo (Italie) de 45.000 ans environ, Neander (Allemagne) de 50.000 ans environ, La Chapelle ou La Quina (France) de 50.000 ans environ etc.

L'hypothèse régressive explique aussi le problème des "hybrides" *sapiens*-neandertal. Une telle "hybridation" ou mélange de traits *sapiens*-neandertal se retrouve n'importe où, comme par exemple sur les fossiles de Vogelherd, dans le sud-est de l'Allemagne, sur ceux de Mladec en Moravie ou sur ceux des Carpates en Roumanie, et qui sont les plus anciens représentants des *Homo sapiens* (30.000 à 36.000 ans). On retrouve curieusement ce mélange de caractères parmi les néandertaliens les plus récents, comme sur les restes de Vindija en Croatie (28.000 ans) et à Lapedo au Portugal (24.500 ans). Ces indices d' "hybridation" morphologique amènent certains auteurs (contrairement à la majorité) à penser encore que l'homme de Neandertal est notre ancêtre. Parmi eux on trouve David W. Frayer, Milford H. Wolpoff, Erik Trinkaus ou Cidália Duarte.

L'hypothèse régressive explique parfaitement cette incongruité : la présence de crânes hybrides (avec des caractères néandertaliens et *sapiens*) ne peut s'expliquer si on suppose que *sapiens* dérive de Neandertal, vu que les preuves ADN le contredisent, mais par contre cela s'explique si on suppose l'inverse : si nous admettons que tous les néandertaliens dérivent d'une forme moderne qui aurait existé il y a plus de 400.000 ans, les premières diversifications présenteraient une plus grande quantité de traits modernes que les dernières, ce qui correspond à ce qui est observé.

Cela expliquerait aussi les manifestations culturelles classiques attribuées à Neandertal, comme les fameux enterrements rencontrés dans toute l'Europe, les soi-disant outils évolués à côté d'indices de cabanes et de

foyers (Grotte du Renne ou Saint-Césaire en France), les lances de Kaprina (Croatie), la chasse organisée (Syrie), etc. : il s'agirait seulement des réminiscences logiques d'une culture supérieure héritée, en recul permanent.

La seule population qui resterait intacte, sans mélanges (en raison probablement de barrières de type culturel) serait la population "*sapiens*" ou pré-*sapiens* originale, celle qui aboutirait directement à l'humanité moderne actuelle, et cela expliquerait pourquoi les généticiens n'ont pas trouvé de traces néandertaliennes dans nos gènes (Sykes, 2001).

Même en Afrique il existe des indices de ce recul : l' "homme de Rhodésie", trouvé à Broken Hill, Zambie, en 1921, datant de 200.000 ans (comme son parent l' "homme de Saldanha", Afrique du Sud) possédait un crâne au front incliné, fuyant, comme les néandertaliens européens, avec une grosse arcade ciliaire, plus accusée et l'arrière de son crâne était anguleux. Toutefois, les côtés verticaux du crâne étaient "modernes", sa capacité encéphalique était de 1300 cc et les os des extrémités étaient plus fins que ceux de Neandertal. De telles caractéristiques modernes font qu'encore aujourd'hui, de nombreux auteurs investis dans l'origine africaine de l'homme, considèrent - faute de candidats plus appropriés - qu'il s'agit de l'ancêtre de l'*Homo sapiens* actuel, ce qui serait corroboré par la découverte récente des restes des hommes modernes d'Idaltu (Ethiopie), lesquels, datant de quelques 160.000 ans, auraient donné lieu à l'homme actuel.

Mais notre interprétation se situe exactement à l'opposé, car la relation entre l'homme de Rhodésie ou d'Idaltu avec ses ancêtres, l'*H. ergaster* (éteint 800.000 ans plus tôt) ou l'*H. antecessor* (pas encore découvert en Afrique) n'est pas du tout élucidée, pas plus que la relation avec ses successeurs, l'homme artiste d'Europe datant de 60.000 ans, dont l'art évolué n'a pas été retrouvé en Afrique. L'homme d'Idaltu montre plutôt :

- a. que quelque part dans le monde a existé un homme moderne datant de près de 200.000 ans, une ancienneté très proche de celle des origines de Neandertal ;
- b. qu'en conséquence, ce dernier doit être écarté en tant qu'ancêtre de l'homme moderne, comme le prouve la génétique ;
- c. qu'il existe de nombreuses populations, postérieures à l'homme d'Idaltu, plus primitives, qui par conséquent peuvent descendre de lui par simplification ou régression.

Même les africains postérieurs appelés "pré-modernes", datant d'environ 130.000 à 120.000 ans, paraissent plus primitifs que l'homme d'Idaltu, comme les restes de Klasies River Mouth (Afrique du Sud), Ngoloba 18 (Tanzanie), Djebel Irhoud (Maroc) ou Omo-Kibish (Ethiopie). Comme on pouvait s'y attendre, plusieurs néandertaliens africains, même plus récents, comme ceux de Libye (d'environ 45.000 ans), suggèrent que le modèle était exactement le même que celui trouvé en Europe. Il s'agit aussi de la même régression que celle que nous avons observée précédemment avec les hommes modernes de Skhul et Qafzeh, lesquels débouchèrent apparemment sur les populations les plus primitives de Amud, Kebara ou Tabun (dont une des mandibules possédait assurément un menton, peut-être comme une réminiscence héritée de ses ancêtres "*sapiens*").

Que l'homme d'Idaltu soit ou non l'ancêtre des hommes de Skhul et Qafzeh, sa trace se perd à nouveau pour réapparaître plus tard, cette fois en Europe, et comme déjà un authentique homme de Cro-Magnon. Je suis absolument certain que pendant tout ce temps, la population originale se trouvait quelque part, mais...où ? Et surtout, depuis quand ?

La régression d'*Homo heidelbergensis*

Aujourd'hui, tout le monde admet que l'homme robuste de Heidelberg, datant de 600.000 à 400.000 ans, est l'ancêtre de Neandertal, ce qui revient illico à admettre la régression de toute cette lignée évolutive. Parmi les premiers représentants d'Heidelberg, nous avons la fameuse et robuste mandibule de Mauer (Allemagne) qui a donné son nom à l'espèce, datant de plus de 500.000 ans, de même ancienneté que l'homme de Boxgrove, au sud de l'Angleterre, dont on possède un tibia "complètement humain" d'après ses découvreurs. Nous pourrions ajouter les restes de Tautavel (France) ou de Vérteszöllös (Hongrie), datant de quelque 400.000 ans.

Avec les théories apparues à la suite de la découverte des restes d'Atapuerca, prédomine l'idée qu'il existerait un ancêtre commun (l'*Homo antecessor*), datant d'environ 800.000 ans, qui aurait donné naissance à la lignée "*sapiens*" d'un côté, et à la lignée finale Heidelberg-Néandertal d'un autre côté. D'après les découvreurs d'*H. antecessor*, ce dernier présente quelques caractéristiques plus modernes que celles de ses successeurs (mêlées à d'autres de type Heidelberg ou *ergaster*), comme par exemple la réduction des dents, une mandibule plus gracile, une augmentation de la capacité crânienne, etc. On les a différenciés, principalement pour cette raison, d'*H. heidelbergensis* et on a créé une nouvelle espèce. Une des preuves que *H. antecessor* descendrait de formes plus avancées et que lui-même, et serait en régression vers Heidelberg-Néandertal, est apportée par le fait qu'il fabriquait des ustensiles pré-acheuléens (Mode I), plus primitifs que ceux de son prétendu ancêtre africain *Homo ergaster*. Nous pouvons alors établir l'ancienneté de cette lignée régressive aux environs d'un million d'années.

Un exemple de ce même processus involutif en Afrique se retrouve avec les robustes mandibules de Ternifine en Algérie (*Atlanthropus*) datant de quelque 700.000 ans.

Ainsi il apparaît de plus en plus clairement que la lignée Heidelberg-Néandertal a suivi un processus dégénératif qui a abouti, incontestablement, à son extinction. Il n'est pas question d'une extinction à cause des hommes de Cro-Magnon, ni d'une extinction due à une inadaptation au froid, comme on le suggère maintenant (une incongruité absurde alors que l'on a toujours affirmé que Neandertal est apparu comme une adaptation au froid européen). Son extinction est sûrement due à une spécialisation croissante et excessive. La robustesse et la forte constitution des premiers néandertaliens les mettent en relation avec quelques altérations pathologiques observables aujourd'hui, comme l'*acromégalie* par exemple, un désordre de type hormonal qui provoque une croissance anormale des mains, des pieds et des extrémités, une grosseur anormale des os, la dégénérescence du squelette, la décalcification, l'arthrose, l'arthrite, des fractures osseuses, l'accroissement des os du front et de la mâchoire, l'allongement de l'os nasal, des diastèmes dentaires, une peau épaisse, grossière et grasse, avec une tendance à l'assombrissement, des déformations de la cavité nasale, de la langue et des cordes vocales, etc., altérations que l'on observe fréquemment ou qui sont associées aux restes de Neandertal.

Il ne faut pas écarter le fait que des altérations de ce type, ainsi que beaucoup d'autres de type génétique, parmi lesquelles prédomine l'inhibition ou l'inactivation de gènes, avec la régression correspondante (et fréquente) vers des caractères simiesques (Morin *et al.*, 1983 ; Ayala, 1994), aient pu affecter d'autres populations d'hominidés antérieurs, également en voie de régression et d'extinction. Tous ces caractères peuvent favoriser des adaptations et des spécialisations ponctuelles ou partielles qui finissent par mener la lignée évolutive vers une impasse. Il ne serait pas inutile de rappeler la fameuse *évolution par atavisme ou dégénération génétique* de William Bateson, qui fit tant parler d'elle en son temps, et dont le souvenir est malheureusement en train de se perdre, comme tant d'autres dans le domaine de l'évolution (Bowler, 1985).

Nombreux sont les auteurs qui ont remarqué cette régression. Ainsi par exemple, pour Ardrey (1990), Neandertal non seulement n'évolue plus physiquement et culturellement mais même il régresse. Pour Kurten (1993), le squelette de quelques néandertaloïdes datant de 200.000 ans environ paraît totalement humain, alors que les os des néandertaliens postérieurs sont plus épais, ils sont disproportionnés (bas sur pattes),

leur visage est pointu et leurs hanches très larges engendrent une posture cagneuse peu favorable d'un point de vue mécanique.

Sa faiblesse face à un vigoureux homme de Cro-Magnon, son inadaptation aux diverses modifications de son environnement, etc, seraient des conséquences évidentes, parmi beaucoup d'autres, du "vieillesse raciale" dont la lignée néandertalienne aurait souffert depuis des milliers d'années. Pour plus d'informations sur l'ancienne théorie de la "sénilité raciale" d'Alpheus Hyatt ver Bowler (1985) et Doménech (1999).

La régression d'*Homo erectus*

Nous avons donc vu que notre éventuelle population moderne ancestrale pourrait être antérieure à Heidelberg et à *H. antecessor*, ayant ainsi une ancienneté d'environ un million d'années. Pouvons-nous remonter encore plus loin dans le temps ?

Un candidat possible au rôle d'ancêtre de l'homme moderne semble être l'*Homo erectus* africain ou *Homo ergaster* (il s'agit pour beaucoup de la même espèce), dont le meilleur représentant est l' "adolescent de Turkana" (KNM-WT 15000), datant de 1,6 millions d'années et dont on a trouvé un splendide squelette qui, à l'âge adulte, aurait atteint 1,80 à 1,90 mètre et avec une capacité crânienne proche de 1000 cc. Ian Tattersall (1997) déclara textuellement que ce squelette correspondait à une espèce "clairement comme la nôtre". Lorsqu'on ajoute l'industrie acheuléenne des bifaces (Mode II) qui apparaît un peu plus tard en Afrique, et à laquelle on l'associe, cela semble suffisant pour attribuer notre paternité à l'espèce et également au continent.

Mais il existe plusieurs problèmes à cela. Le premier, c'est que de nombreux restes postérieurs à *ergaster* sont plus primitifs, comme par exemple OH12 d'Olduvai, datant de 700.000 ans et d'une capacité crânienne de 750 cc. Bien que les chercheurs d'Atapuerca estiment que l'*ergaster* africain a dû donner naissance à l'*antecessor* européen, ce qui est certain c'est que le premier s'est éteint en Afrique il y a un million d'années (restes d'Eritrea) et que le second n'a pas encore été trouvé sur ce continent. Il ne reste pas d'autre solution que d'admettre, par conséquent - tant que ce dernier n'est pas découvert - que la branche *ergaster-erectus* africaine fut une branche aussi stérile que la branche de Neandertal ou que celle des *Homo erectus* asiatiques que nous allons voir un peu plus bas.

Le second problème, c'est que l'industrie Acheuléenne Mode II pourrait ne pas être propre à l'Afrique, comme on l'a affirmé jusqu'à présent, car les restes archéologiques d'Ubeidiya, dans l'est méditerranéen, possèdent pratiquement la même ancienneté que les restes africains, 1,4 millions d'années. De plus, certains auteurs attribuent une industrie de Mode Technique II (bien que non acheuléenne) à certains restes du sud de la Chine, datant de 800.000 ans.

Le troisième problème, c'est que l'*Homo ergaster* africain pourrait ne pas être l'*Homo* de "type *erectus*" le plus ancien, car on a retrouvé des restes d'hominidés apparentés tant à Dmanisi, république caucasienne de Georgie, près de l'Europe, qu'en Chine et dans le sud-est asiatique. On attribue aux premiers une ancienneté de 1,8 millions d'années et les seconds pourraient être encore plus anciens (1,9 million d'années pour ceux de Longgupo, Chine ; 1,8 million d'années pour certains restes de Java et d'autres encore plus vieux), ce qui remet en question la prétendue origine africaine de la lignée évolutive humaine. L'*Homo georgicus* présente quelques traits primitifs qui le rendent semblable à l'*Homo habilis*, avec un petit cerveau (600 cc), un front étroit et de grandes canines, mais la présence d'autres traits similaires à ceux d'*ergaster* laisse entrevoir une certaine relation et complique l'origine africaine.

D'autre part, plus personne ne doute maintenant du fait que les *Homo erectus* classiques d'Asie, aux parois

crâniennes épaisses, à l'occipital saillant, aux crêtes sagittales et au grand torus supra-orbitaire, évoluèrent à peine, tant physiquement que culturellement (on n'a pas encore trouvé d'industrie du Mode Technique II dans tout le sud-est asiatique), pendant leurs deux millions d'existence (Díez, 1994 ; Arsuaga, 2001). On est certain aussi qu'ils constituèrent une branche morte qui ne laissa pas de descendance (tout au plus, l'*H. floresiensis* déjà cité). Les représentants les plus connus sont les *H. erectus* de Java (l'ancien *Pitcanthropus erectus* qui donna son nom à l'espèce), datant de quelque 500.000 ans, ou l' "homme de Pékin" (l'ancien *Sinanthropus pekinensis*) datant de 300.000 à 600.000 ans. Parmi les premiers, bien sûr, et comme dans de nombreux gisements, est apparu un fémur moderne que certains attribuèrent à l'*Homo sapiens*.

Mais, comme dans le cas de Neandertal et au centre de la dispute sur l' "origine multirégionale" de l'homme moderne, l'*Homo erectus* asiatique présente aussi de nombreux cas de fossiles "hybrides" avec des caractères modernes et primitifs. Si l'on ajoute les multiples migrations que les partisans de l' "origine africaine" doivent présenter pour expliquer leur théorie, les motifs sont suffisants pour les partisans de la théorie multirégionale (comme Alan G. Thorne ou Mildford H. Wolpoff). Dennis Etler de l'Université de Californie et Li Tianyuan de l'Institut chinois de Hubei sont également des partisans de la théorie multirégionale et ils ont des raisons pour cela : les crânes qu'ils ont trouvés dans le gisement chinois de Yunxian, datant de quelques 350.000 ans, appartenaient à des individus qui paraissaient avoir « un visage moderne incrusté dans un crâne d'*H. erectus* ». A nouveau, l'explication est simple dans la perspective régressive : comme dans le cas de Neandertal, la séparation des différentes populations à partir d'une population originale plus moderne aurait donné lieu à différents mélanges de caractères modernes et primitifs, d'autant plus accusés que ces populations auraient été plus éloignées du moment de la séparation. De cette façon, et si la tendance régressive est universelle, il n'est pas étonnant que dans l'amalgame des caractères trouvés dans ces populations asiatiques, on trouve aussi (et à la grande surprise des découvreurs) des traits néandertaloïdes.

On trouvera certainement le même schéma régressif (quand on aura plus de données) chez les "*erectus*" européens qui suivirent les populations d'Ubeidiya, datant de 1,4 million d'années, population suffisamment avancée pour fabriquer de l'industrie acheuléenne. Entre-temps, les populations d'Atapuerca, datant de 800.000 ans avaient déjà perdu cette capacité. Il reste à vérifier où placer les restes sommaires d'Orce (Grenade), datant de 1,4 à 1,6 million d'années (Agusti *et al.*, 1987) ; idem pour les restes de Tchécoslovaquie, datant de 1 million d'années, ou les restes de Ceprano et Monte Poggiolo (Italie), datant de 800.000 ans (assimilés à *H. antecessor* d'après Arsuaga, 2001).

N'importe quel archéologue connaît les nombreuses preuves de régression sociale de ce genre d'hominidés car on a trouvé une multitude de gisements et de preuves qui démontrent des comportements de charognards, du cannibalisme et de l'anthropophagie, plus que les héroïques et mythiques coutumes de chasse, de maîtrise du feu, d'organisation, etc. que l'on a l'habitude de leur attribuer (Díez, 1994). Aucun représentant du "type *erectus*" n'a montré de signes d'évolution. Quelques-unes de ces formes ne perdurent qu'en tant que chaînon car, une fois écarté l'homme de Neandertal, il n'y a plus beaucoup de candidats. Le cas de l'*H. erectus* asiatique a déjà été tranché et nous allons assister peu à peu à l'élimination de toutes les autres variantes du type *erectus*.

La régression d'*Homo habilis*

En attendant, nous devons étudier des époques encore plus anciennes et nous trouver face à la régression la plus manifeste et en même temps la plus controversée de l'histoire paléanthropologique : celle de l'*Homo habilis* africain, celui que l'on a baptisé premier *Homo*, l'inventeur présumé des premiers outils (haches et outils taillés de l'oldowayen ou de Mode I) et l'ancêtre présumé de l'*Homo ergaster*, c'est-à-dire le grand-père de l'homme moderne. Cette explication simpliste de l'évolution humaine convenait très bien pour les

musées et les brochures à usage pédagogique, mais à nouveau elle a pris l'eau de toutes parts.

Pour commencer, les premiers outils ont une ancienneté de 2,5 millions d'années environ, alors que les premiers *H. habilis* "classiques" découverts par Louis Leakey et d'autres, comme OH7, OH16, OH24, etc., dépassent à peine les 2 millions d'années, ce qui en fait pratiquement des contemporains d'*Homo ergaster*. Il n'existe pas d'ossements associés aux premiers outils cités. Deuxièmement, un des exemplaires découvert au Kenya par Richard Leakey, le fameux crâne KNM-ER 1470, daté de 1,9 millions d'années, était totalement différent de l'*Homo habilis* classique ; si bien qu'il a fallu lui donner un nom distinct, *Homo rudolfensis*. Le nouveau problème c'est qu'en plus d'être beaucoup plus évolué que *H. habilis*, il est aussi ancien que lui, ou comme nous le verrons, encore plus vieux. Il suffit d'observer la forme du crâne, son bord postérieur arrondi, sa protubérance supra orbitaire minime ou sa capacité crânienne de 750 cc, pour se rendre compte qu'il possède des caractéristiques beaucoup plus avancées que n'importe quel *H. habilis* postérieur. Si nous excluons sa capacité crânienne inférieure, sa configuration générale est même plus avancée que celle de n'importe quelle espèce de "type *erectus*".

Comme il fallait s'y attendre d'après ce qui a été observé chez d'autres congénères en phase terminale, l'inaptitude à la chasse montrée par l'*H. habilis* a permis d'établir qu'il s'agissait aussi d'une espèce qui se nourrissait de charognes (Alcazar *et al.*, 1986b ; Blumenschine *et al.*, 1992). Sa régression est un fait parfaitement démontré et ainsi, presque aucune phylogénie actuelle ne le place plus dans notre lignée évolutive.

Voilà ce qui concerne l'*Homo habilis* africain. Mais, arrivés à ce point, nous devons retourner aux portes de l'Europe, en Georgie, car, comme nous l'avons déjà dit, plusieurs caractéristiques "simiesques" de l'*Homo georgicus* le rapprochent plus de l'*Homo habilis* africain que de l'*H. ergaster* ou l'*H. erectus*. Il s'agit surtout de son petit cerveau, de quelques 600 cc (le crâne le plus petit) à 760 cc (le plus grand), un volume inférieur à celui de l'*H. ergaster* (sa technologie était très simple, Mode I). En prenant en compte le fait que certains auteurs (Gore, 2002) ne croient pas qu'avec un si petit cerveau il ait été capable d'émigrer d'Afrique à une époque si précoce, il ne reste pas d'autre solution que d'en déduire qu'il venait d'Eurasie. Quelques mandibules de grande taille, trouvées avec les autres restes, indiqueraient qu'*H. georgicus* serait plutôt le point final d'une lignée d'hominidés européens inconnue. Peut-être celle-là même, ou l'une de ses dérivées, qui une fois passée en Afrique (et transformée là-bas en *H. rudolfensis*) aurait donné naissance à l'*H. habilis* classique.

Nous pourrions en dire de même des restes asiatiques les plus anciens, englobés primitivement au "type *erectus*", et auxquels de nombreux auteurs ont attribué un lien avec les *H. habilis* africains. Dans les niveaux Djetis de la formation Putjangan de Java, on a retrouvé quelques fossiles (Pithecanthropus IV ou Sangiran II, *Meganthropus*, etc.) datant de 2 millions d'années environ, associés à *H. habilis* (Alcazar *et al.*, 1986b ; Simons, 1977). Von Koenigswald, qui évalua déjà ses grandes canines et son diastème (ou espace qui sépare la canine supérieure de l'incisive) typique propre aux anthropoïdes, le sépara aussi de l'*Homo erectus* classique, l'appelant *Homo modjokertensis*, et le plaça à une période très ancienne de la lignée évolutive humaine. Les dents chinoises de Longgupo, datant de 1,8 million d'années présentent aussi une certaine ressemblance avec les restes de Djetis.

Finalement, une découverte récente a jeté une nouvelle lumière sur KNM-ER 1470, toujours énigmatique. Ce crâne avait été au départ daté de 3 millions d'années (!), ce qui donna lieu à une décennie de discussions qui déboucha sur une nouvelle datation plus conforme aux canons établis (actuellement 1,9 million d'années). C'est évident : le 1470 ne rentrait pas dans les théories en vigueur. Mais une nouvelle découverte récente pourrait donner un tour surprenant à l'histoire, car le *Kenyanthropus platyops*, trouvé en 2001 au Kenya par Meave Leakey, ressemble à un australopithèque, bien qu'avec certains traits modernes, comme des pommettes hautes, un visage entier et étonnamment plat et des molaires avec de petites couronnes, cela le rattache à *Homo rudolfensis*. Son âge ? 3,5 millions d'années ! Et se pose alors la question évidente : faudrait-il revoir la datation originale de KNM-ER 1470 ? Pour le moment, Leakey a proposé que les deux

espèces soient fusionnées et soient appelées *Kenyanthropus* ("son" espèce évidemment). A mon avis, de telles suggestions équivalent à proposer de rétrocéder l'ancienneté de *Homo* à 3,5 millions d'années.

Souvenons-nous que nous avons une preuve mystérieuse de la présence de l'homme dans des temps aussi anciens que 3,6 millions d'années : les empreintes "humaines" de Laetoli, en Tanzanie, imprimées sur des cendres volcaniques fossilisées. Nombreux sont les auteurs qui n'ont jamais relié ces traces avec le seul hominidé connu à ce moment-là, l'*Australopithecus afarensis*, en les considérant comme trop modernes (Alcazar *et al.*, 1986a). Nous avons ainsi divers indices qui indiquent l'existence d'une éventuelle population avancée, très proche de 4 millions d'années.

En tout cas, nous avons un nouveau "chaînon" qu'il faut mettre dans le tiroir des branches mortes : l'*Homo habilis*, l'ancien candidat qui, une fois passé son moment de gloire, doit suivre les traces de Neandertal et d'*erectus*. Ainsi, tous les chaînons que nous avons trouvés sont en train de se perdre à nouveau.

Régression des gorilles bipèdes

Nous avons aussi assisté à l'exclusion évolutive de presque tous les australopithèques, en soulignant la surprenante régression des *Australopithecus* appelés "robustes" (appelés aujourd'hui *Paranthropus*), depuis le *P. aethiopicus* jusqu'au *P. robustus*, en passant par le *P. boisei*. La découverte du *P. aethiopicus* (exemplaire KNM-WT 17000) en 1986, interrompait, avec ses 2,5 millions d'années et sa grande robustesse, "la continuité de la progression" de ces hominidés, proposée par Johanson et White, de l'université de Californie (Alcazar *et al.*, 1986a). Rien de neuf. Mais la nouveauté, dans ce cas, c'est que la nouvelle régression découverte "en flagrant délit", pourrait bien avoir débouché sur le gorille actuel.

Il suffit d'observer la crête osseuse, commune à tous les paranthropes pour comprendre cette relation. Gribbin *et al.* (1992), pensent qu'«*il est possible que ces deux lignées - se référant à A. robustus et à A. africanus - aient survécu et aient évolué jusqu'à se transformer en gorilles et en chimpanzés modernes*». Le découvreur de *P. robustus* lui-même fut très étonné lorsqu'il observa que, bien qu'étant plus récent qu'*A. africanus* de presque un million d'années (son ancêtre présumé à l'époque), ses traits étaient plus primitifs, ses mandibules et ses molaires ressemblaient moins à celles de l'homme moderne qu'à celles d'*A. africanus* et qu'il présentait de plus une grande crête sur la tête, «*similaire à celle des gorilles, dont le rôle est d'affermir les muscles nécessaires à la mastication*».

Les recherches les plus récentes sont claires et concluantes, car puisqu'on ne trouve toujours pas de fossiles anciens de gorilles ou de chimpanzés, cela révèle une origine récente. D'après David R. Begun, «*il existe de nombreux gisements paléontologiques en Afrique datant de 14 à 7 millions d'années qui ont produit d'abondants restes d'animaux vivant dans un habitat forestier : aucun ne contenait de fossiles de grands anthropomorphes*» (Begun, 2003).

Régression des chimpanzés bipèdes

De la même manière, le chimpanzé subit la régression, de plus en plus logique et évidente, de n'importe lequel des "chimpanzés bipèdes", comme le groupe des *Ardipithecus* ou le groupe des *Australopithecus* appelés "graciles". Le premier, représenté par *Ardipithecus ramidus* est daté de 4,4 à 5,8 millions d'années alors que les australopithèques sont datés de 2,5 à 4,25 millions d'années. Et ils ne sont pas les seuls : nous pouvons inclure dans le premier groupe l'autre découverte récente du Tchad, *Sahelanthropus tchadensis* ("Toumaï"), dont l'âge pourrait atteindre jusqu'à 7 millions d'années, qui présente également quelques

caractéristiques humaines (petites canines et *foramen magnum* centré) et d'autres de chimpanzé (petit cerveau, visage projeté vers l'avant, partie postérieure du crâne orientée vers l'arrière, muscles occipitaux très développés) (Wong, 2003).

Le fait de reporter sans cesse la séparation humains-chimpanzés (jusqu'à 8 millions d'années au moins) ne fait qu'aggraver le problème : si nous avons de plus en plus de temps pour que des fossiles de chimpanzés ou de gorilles aient pu s'accumuler, pourquoi ne les retrouve-t-on pas une bonne fois pour toutes ? La réponse semble évidente : parce que leur origine est beaucoup plus récente que ce que l'on croit.

Il n'est donc pas étrange que presque tous les australopithèques aient été placés sur la lignée évolutive qui conduit à l'homme... pour ensuite, invariablement, en être éliminés à nouveau.

Les dernières découvertes sont encore plus confondantes, car les restes de la formation géologique de Lukeino (Tugen Hills, Kenya) datant de 6 millions d'années, suggèrent que nous devons écarter tous les australopithèques de notre lignée évolutive. Martin Pickford et Brigitte Senut pensent que ces restes appartiennent à un hominidé qu'ils ont baptisé *Orrorin tugenensis* (que nous pouvons, par son ancienneté, inclure dans le "groupe *Ardipithecus*"), et qu'ils situent parmi l'ascendance humaine, car, bien qu'il présente des canines primitives, il possède d'autres caractéristiques similaires aux nôtres : bipédie, petites molaires et émail épais, contrairement à l'*Ardipithecus ramidus* qui présente un émail fin comme les gorilles et les chimpanzés (avec lesquels il serait apparenté). Les australopithèques ont un émail épais mais ils possèdent de grandes molaires et ne seraient donc pas nos ancêtres mais plutôt une branche séparée depuis plus de 6 millions d'années (Arsuaga, 2001).

Il est curieux que certains auteurs (la plupart), critiques de la version de Pickford et Senut, aient recours à certaines inversions évolutives (la taille des molaires ou l'épaisseur de l'émail par exemple) pour pouvoir attribuer notre ascendance aux australopithèques, alors même que l'inversion semble être un sujet tabou chez les évolutionnistes. Bien que certains auteurs, comme Arsuaga (2001), pensent qu'il est « *impensable qu'il n'y ait aucun ancêtre australopithèque dans notre lignée évolutive* », il est certain que les idées de Pickford et Senut coïncident avec celles déjà exprimées en 1946 par Franz Weidenreich et qui suggèrent que les australopithèques dériveraient de groupes "humains" plus avancés, très anciens et de grande taille, idée que nous rejoignons d'après certains indices (*Gigantopithecus*, *Meganthropus*, *heidelbergensis* et Cro-Magnon lui-même).

Et, comme nous l'avons vérifié dans le livre déjà cité d'Arsuaga, Weidenreich n'était pas tout seul, car Carleton S. Coon dans les années 60, et John T. Robinson, en 1972, défendaient les idées de Weidenreich. Le deuxième proposait le *Gigantopithecus* asiatique comme ancêtre de l'homme, lequel aurait donné naissance d'un côté au gigantopithèque du Pléistocène en Chine et aux hominidés africains d'un autre côté. Il pensait que son gigantisme aurait intimidé les prédateurs, ce qui aurait favorisé la réduction de ses canines.

Il semble donc que les jours des australopithèques, quelle que soit leur version (*anamensis*, *afarensis*, *africanus*, *garhi*, etc.), dans la lignée évolutive humaine, soient comptés. Entre le groupe des australopithèques et le groupe des ardiptithèques, nous avons tendance à penser que le chimpanzé dérive plutôt du premier, vu que les dernières études indiquent une distance moléculaire minimale entre l'homme et le chimpanzé (environ 99% de gènes identiques), ce qui suggère une séparation très récente.

Les hominidés du miocène

Nous savons donc qu'il faut rechercher l'origine des hominidés au cours du miocène. Or, en tenant compte du fait qu'en Afrique il y a un manque de fossiles de quelque 7 millions d'années, entre les premiers

anthropomorphes connus de ce continent (*Proconsul*, *Afropithecus*, *Kenyapithecus*, *Morotopithecus*, etc.), datant d'au moins 14 millions d'années, et les premiers hominidés connus actuellement, d'environ 6 à 7 millions d'années (*Ardipithecus*, *Orrorin*, *Sahelanthropus*), il semblerait qu'il faille chercher l'ancêtre de ces derniers en Eurasie, où il existait déjà un multitude d'anthropoïdes.

Certains d'entre eux, à l'occasion, ont été placés sur notre lignée évolutive, comme *Gigantopithecus* ou *Sivapithecus*. Elwyn L. Simons constata par exemple en 1977 des liens entre *Ramapithecus* (assimilé aujourd'hui au genre *Sivapithecus* et considéré comme l'ancêtre des orangs-outans) et certains *Homo habilis*, parmi lesquels nous pouvons inclure Sangiran II de Java (pour certains un *H. erectus* primitif). Il basait la ressemblance sur la taille des canines, plus grandes que chez *Australopithecus* et il concluait dans son article que le plus raisonnable était d'envisager qu'une espèce du miocène, semblable à *Ramapithecus*, était l'ancêtre d'*Australopithecus* d'un côté et d'*Homo* d'un autre côté. En suivant en partie Simons, nous pensons qu'il est prématuré de rejeter ces espèces "indicatrices", car bien qu'elles ne soient pas situées sur la même lignée évolutive que l'homme, elles pourraient bien en être des branches régressives.

Des données de plus en plus nombreuses apparaissent, désignant l'origine eurasiatique des hominidés. Non seulement son ancienneté s'allonge, mais de plus en plus de genres et d'espèces apparaissent (*Griphopithecus*, *Oreopithecus*, *Ankarapithecus*, *Ouranopithecus*, *Lufengpithecus*, *Sivapithecus*, *Pierolapithecus*, etc.) démontrant que l'implantation authentique de ce type de primates eu lieu dans ces régions et que c'est là qu'il faut chercher l'ancêtre des hominidés et des grands anthropomorphes africains actuels. C'est ce que pense par exemple David R. Begun (2003), spécialiste des primates du miocène de l'Université de Toronto.

Notre opinion sur la question peut déjà se deviner : il est très probable qu'un hominidé bipède eurasiatique ait existé dès l'époque du miocène, peut-être dès son début, et dont dériveraient tous ces genres par régression. L'attribution de caractéristiques bipèdes ou semi-bipèdes à plusieurs de ces genres, tout au long de l'histoire paléanthropologique, comme dans les cas de *Ramapithecus*, *Gigantopithecus*, *Oreopithecus*, *Kenyapithecus* ou *Pierolapithecus*, pourrait en être des indices.

En fin de compte, en 1931, Ernest A. Hooton indiqua aussi qu'il faudrait chercher les origines de l'homme parmi les hominoïdes fossiles du miocène, comme le pensait Robert Broom vers le milieu du siècle passé, un des premiers découvreurs des australopithèques africains. Ce dernier, suivant les idées de Weidenreich, soutint plus tard l'idée d'une ancienneté plus importante et de l'antériorité de la lignée des humains par rapport à la formation de toutes les lignées d'anthropomorphes, ce qui serait antérieur à 20 millions d'années. Dans nos précédents travaux, nous rendons compte des autres régressions possibles survenues pendant ces époques reculées de notre histoire évolutive (Doménech, 1999).

Conclusion

Le paléontologue Henry F. Osborn disait déjà en 1920 que l'homme ne descendait pas de formes similaires aux anthropomorphes actuels. Frederic Wood Jones suggérait en 1931 que l'homme descendait des premiers primates, comme Arthur Keith qui proposait, toujours en 1931, une origine de la lignée humaine à l'époque oligocène, associant les australopithèques aux gorilles et aux chimpanzés. Le prestigieux William L. Straus, en 1949, comme G. W. H. Schepers (qui, comme Broom, connaissait bien les australopithèques), adhérait aussi à la théorie de l'ancienneté de la lignée humaine, le dernier concluait que ce sont les singes qui descendent de l'homme et non l'inverse.

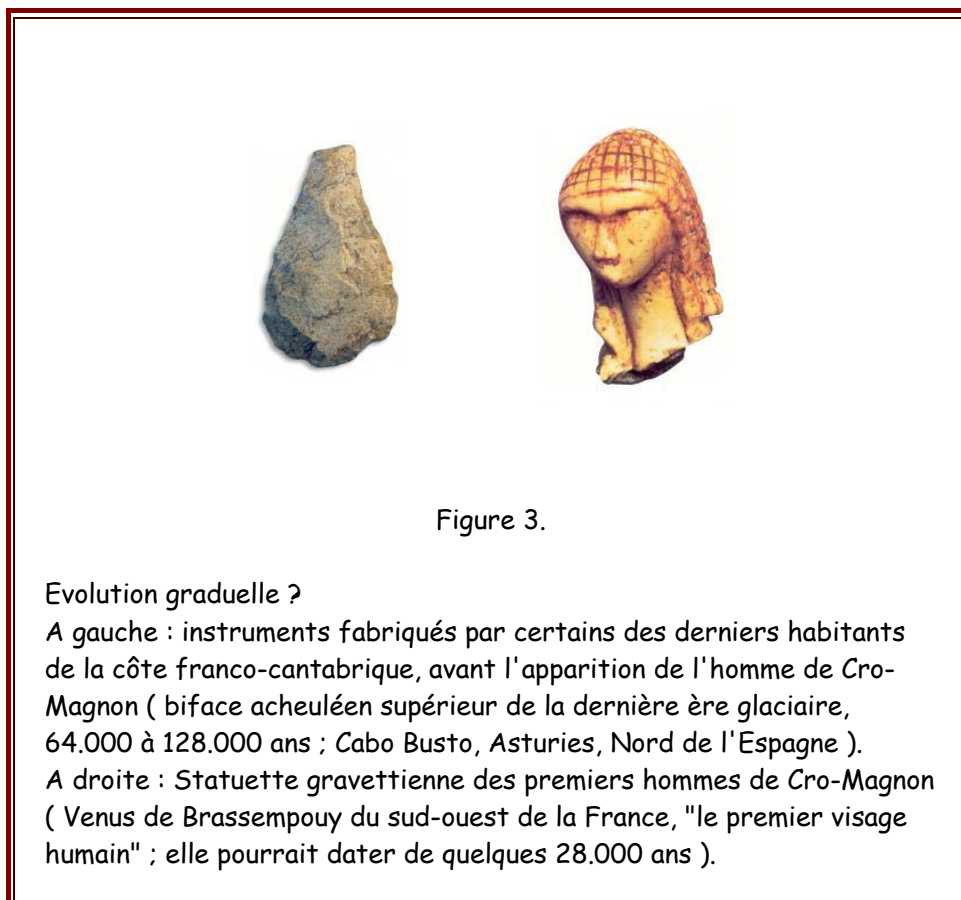
Nous avons déjà vu des idées similaires avec des auteurs comme Broom, Weidenreich ou Simons. Beaucoup plus récemment, en 1993, le paléontologue et célèbre évolutionniste Bjorn Kurten suggéra une ancienneté

importante de la lignée humaine, en se basant sur la dentition de *Propliopithecus*, un singe de l'oligocène de quelques 30 millions d'années, considérée comme " fondamentalement humaine ". Cet auteur estime qu'une évolution qui irait des grandes canines des ancêtres de *Propliopithecus* aux petites canines de ce dernier, qui reviendrait ensuite aux grandes canines des ancêtres des gorilles et des chimpanzés, pour finalement revenir aux petites canines des hominidés serait très capricieuse. Par conséquent, il pense que la lignée des hominidés est très ancienne et que les anthropomorphes en sont des dérivés (régressifs donc), (Kurten, 1993).

Des auteurs importants, comme M. A. Edey (1993) donnent un certain crédit à la théorie de Kurten, et celui-là cite à son tour F. C. Howell qui doute de l'origine récente des hominidés, jugeant que le problème « n'est absolument pas résolu ». David Pilbeam (1984), pense que certains anthropomorphes du miocène sont des hominidés et que la séparation des anthropoïdes fut antérieure à 15 millions d'années.

Notre théorie évolutive de coupe orthogène (Doménech, 2005), décrit l'évolution comme une suite de jalons le long d'une unique lignée phylogénétique (celle de complexité croissante maximale), et au sein desquels surgit toute la complexité que va déployer le nouveau groupe, jusqu'à la prochaine émergence.

Cette théorie amène à penser que la lignée des hominidés serait apparue très tôt, peut-être avec les premières radiations évolutives de primates supérieurs au miocène, il y a quelques 22-25 millions d'années, ou même avant, pendant l'oligocène, où certains auteurs situent l'origine des anthropomorphes. Nous avons vu également qu'il y a des indices montrant qu'un *Homo* avancé aurait pu exister il y a au moins 3,5 millions d'années et peut-être même avant, il y a 5,5 millions d'années, au début du pliocène.



L' "origine ancienne" de l'homme, avec la prépondérance de l'évolution régressive, se présente comme une alternative juste et cohérente dont les implications pourraient dominer une grande partie de la pensée anthropologique et humaniste du XXI^e siècle. Mais, entre-temps, jusqu'à ce qu'apparaissent de nouvelles données, nous ne pouvons que continuer, en nous résignant, à contempler la soudaine et énigmatique apparition de l'homme de Cro-Magnon et ses manifestations artistiques étonnantes (figure 3).

Cet article a été initialement publié lors du
Congrès International "*Ciencia y Humanismo en el siglo XXI : perspectivas*"
(*Science et humanisme au 21^{ème} siècle : perspectives*)
qui s'est tenu à l'Université Iberico-Américaine -IIEH- de Mexico du 31/03/05 au 02/04/05.
Il est publié sur ce site avec l'accord de l'auteur.
Vous pouvez retrouver la version originale en espagnol sur le [site de l'auteur](#)
ou encore sur le [site officiel du CERBI](#) et sur le [site miroir du CERBI](#).

Traduction française par Sylvie MOLERO

Bibliographie :

- Agustí, J. y Moyá-Solá, S. 1987. Sobre la identidad del fragmento craneal atribuido a *Homo sp.* en Venta Micena (Orce, Granada). *Estudios Geológicos* (43) : 535-538.
- Alcazar, J. y Robles, A. 1986a. Las raíces del hombre. *Investigación y Ciencia* (122) : 42-44.
- Alcazar, J. y Robles, A. 1986b. Homo habilis. *Investigación y Ciencia* (122) : 44-44.
- Arsuaga, J.L. 1999. *El collar del neandertal*. Ediciones Temas de Hoy S.A. Madrid : 311 pp.
- Arsuaga, J.L. 2001. *El enigma de la esfinge*. Areté. Barcelona : 415 pp.
- Ayala, F.J. 1994, *La teoría de la evolución, De Darwin a los últimos avances de la genética*. Ediciones Temas de Hoy. Madrid. 237 pp.
- Ardrey, R. 1990. *La evolución del hombre : la hipótesis del cazador*. Alianza Editorial. Madrid. 255 pp.
- Bar-Yosef, O. y Vandermeersch, B. 1993. El hombre moderno de Oriente Medio. En *Orígenes del Hombre Moderno*. Libros de Investigación y Ciencia. Prensa Científica S.A. 1993, Barcelona : 33-40.
- Begun, D. 2003. Primates del mioceno. *Investigación y Ciencia* (325) : 62-72.
- Blumenshine, R. y Carballo, J.A. 1992. Carroñero y evolución humana. En *Orígenes del Hombre Moderno*. Libros de Investigación y Ciencia. Prensa Científica S.A. 1993, Barcelona : 90-97.
- Bowler, P. 1985. *El eclipse del darwinismo. Teorías evolucionistas antidarwinistas en las décadas en torno a 1.900*. Editorial Labor S.A. Barcelona. 286 p.
- Brunet, M., Guy, F., Pilbeam, D., Mackaye, H. *et al.*, 2002. A new hominid from the Upper Miocene of Chad, Central Africa. *Nature*, vol. 418 : 145-151.

- Cervera, J., Arsuaga, J.L., Bermúdez de Castro, J.M. y Carbonell, E. 2000, *Atapuerca. Un millón de años de historia*. Plot Ediciones S.A. v Editorial Complutense. Madrid : 240 pp.
- Conroy, G. 1997. *Reconstructing Human Origins*. W.W. Norton.
- Coppens, Y. 1975. Évolution des hominidés et de leur environnement au cours du plio-pleistocene dans la basse vallée de l'Omo en Éthiopie. *Comptes rendus hebdomadaires de séances de l'académie des sciences*. Vol. 281, serie D : 1693-1696.
- Díez Fernández-Lomana, J.C. 1994. *Homo erectus* y arqueología. *Revista de Arqueología* (164) : 6-11.
- Doménech, J.L. 1999. *Evolución regresiva del Homo sapiens*. Ed. J.L. Doménech. Gijón : 231 p.
- Doménech, J.L. 2005. Del punto omega de Teilhard a la neo-ortogénesis de la nueva biología. *Congreso Internacional "La ciencia y et humanismo en el siglo XXI : perspectivas "*; CD-ROM.
- Edey Maitland, 1993. *El eslabón perdido (I y II)*. Orígenes del hombre 1 v 2. Ediciones Folio S.A. Barcelona : 77 p. y 159 p.
- Gabunia, L. and Vekua, A. 1995. A Plio-Pleistocene Hominid from Dmanisi, East Georgia, Caucasus. *Nature*, vol. 373 (6514) : 509-512.
- Gribbin, J. y Gribbin, M. 1992. *Hijos del hielo, Clima y orígenes del hombre*. Ediciones Pirámide S.A. Madrid. 215 p.
- Gore, R. 2002. ¿ El primer explorador ?. *National Geographic* (3) : 2-11.
- Haile-Selassie, Y. 2001. Late Miocene Hominids from Middle Awash, Ethiopia. *Nature* vol. 412 : 178-181.
- Hartwig, W. 2002. *The Primate Fossil Record*. Cambridge University Press.
- Johanson, D. and Edgar, B. 1996. *From Lucy to Language*. Peter Nevraumont, Simon & Schuster.
- Kates, R. W. 1994. El mantenimiento de la vida sobre la tierra. *Investigación y Ciencia* (219) : 94-101.
- Kelso, A. J. 1978. *Antropología física*. Ediciones Bellaterra S.A. Barcelone : 362 pp.
- Kordos, L. and Begin, D. 2002. Rudabánya : A Late Miocene Subtropical Swamp Deposit with evidence of the origin of the African apes and humans. *Evolutionary Anthropology*, vol. 11 (2) : 45-57.
- Kurtén, B. 1993. *Nuestros antepasados más remotos*. Alianza Editorial. Madrid. 169 p.
- Leakey, M., Feibel, C., McDougall, I. and Walker, A. 1995. New four-million-year-old hominid species from Kanapoi and Allia Bay, Kenya. *Nature*, vol. 376 : 565-571.
- Martín, R.D. 1994. Capacidad cerebral y evolución humana. *Investigación y Ciencia* (219) : 71-77.
- Morin, E. y Piatelli-Palmarini, M. 1983. *El primate y el hombre*. Ed. Argos Vergara S.A. Barcelona. 240 pp.
- Noble, W. y Davidson, I. 1997. *Human Evolution, Language and Mind*. Cambridge University Press.
- Pickford, M., Senut, B., Gommery, D. and Treil, J. 2002. Bipedalism in *Orrorin tugenensis* revealed by its femora. *Comptes Rendus. Palevol*, vol. 1 (1) :1-13.
- Pilbeam, D. 1984. Origen de hominoideos y homínidos, *Investigación y Ciencia* (92) : 48-58.
- Simons, E. L. 1977. Ramapithecus. *Investigación y Ciencia* (10) : 12-20.
- Schwartz, J. and Tattersall, I. 1996. Whose Teeth ?. *Nature*, vol. 381 (6579) : 201-202.
- Spuhler, J. 1988. Evolution of mitochondrial DNA in monkeys, apes and humans. *American journal of Physical Anthropology*, vol. 77 (9) .

Sykes, B., 2001, *Las siete hijas de Eva*. Editorial Debate. Barcelona : 302 pp.

Tattersall, I. and Schwartz, J. 2001. *Extinct Humans*. Westview Press.

Thorne, A. y Wolpoff, M. 1992. Evolución multirregional de los humanos. En *Orígenes del Hombre Moderno*. Libros de Investigación y Ciencia. Prensa Científica S.A. 1993, Barcelona : 26-32.

Walker, A. y Leakey, R. 1978. *Los homínidos de Turkana Oriental*. Investigación y Ciencia (25) : 26-39.

White, T., Suwa, G. and Asfaw, B. *Australopithecus ramidus*, a new species of early hominid from Aramis, Ethiopia. *Nature*, vol. 371 : 306-312.

Wilson, A. y Cann, R. 1992. Orígen africano reciente de los humanos. En *Orígenes del Hombre Moderno*, 1993. Libros de Investigación y Ciencia. Prensa Científica S.A. 1993, Barcelona : 22-25.

Wolpoff, M. and Thorne, A. 1991. The Case Against Eve. *New Scientist*, vol. 130 (1774) : 37-41.

Wolpoff, M., Xin Zhi, W. and Thorne, A. 1984. Modern *Homo sapiens* origins : a general theory of hominid evolution involving the fossil evidence front East Asia. In *The Origins of Modern Humans : A world Surrey of the Fossil Evidence*. Fred H. Smith and Frank Spencer. Alan R. Liss.

Wong, K. 2003. El más antiguo de los homínidos. *Investigación y Ciencia* (318) : 44-53.